



J'AI
LU

Larry
Tremblay

TABLEAU FINAL DE L'AMOUR

"Un amour fulgurant et destructeur. Sublime !"
Librairie Mollat

Tableau final de l'amour

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET RÉCITS

Le mangeur de bicyclette, Leméac, 2002 ; Alto, 2017.

Poudre de kumkum, XYZ, 2002.

Piercing, Gallimard, 2006.

Le Christ obèse, Alto, 2012 ?

L'orangerie, Alto, 2013 ; La Table Ronde, 2015 ; Folio, 2016 ; Folio + Collège, 2018 (dossier par Antonia Maestrali).

La hache, Alto, 2016.

L'impureté, Alto, 2016.

Le deuxième mari, Alto, 2019.

THÉÂTRE

Le dé clic du destin, Leméac, 1989.

Leçon d'anatomie, Laterna Magica, 1992 ; Lansman, 2003.

The Dragonfly of Chicoutimi, Les Herbes Rouges, 1996 ; 2005 ; 2011.

Le génie de la rue Drolet, Lansman, 1997.

Ogre. Cornemuse, Lansman, 1997.

Les mains bleues, Lansman, 1998.

Téléroman, Lansman, 1999.

Le ventriloque, Lansman, 2000 ; 2004 ; 2012.

Panda Panda, Lansman, 2004.

(suite en fin d'ouvrage)

LARRY TREMBLAY

Tableau final de l'amour

ROMAN



© Larry Tremblay, 2021

© Éditions La Peuplade, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Rolf

Ce roman est une œuvre de fiction librement inspirée de l'œuvre du peintre Francis Bacon et de certains épisodes de sa vie. Cependant, les personnages décrits dans *Tableau final de l'amour*, ainsi que leurs actes, relèvent essentiellement de l'imagination de l'auteur.

*Il n'est pas à la beauté d'autre origine
que la blessure, singulière, différente
pour chacun, cachée ou visible, que
tout homme garde en soi, qu'il préserve
et où il se retire quand il veut quitter
le monde pour une solitude temporaire
mais profonde.*

Jean GENET
L'atelier d'Alberto Giacometti

TON INTRUSION

Tu es venu pour me voler. Je dormais dans mon atelier. Sale et taché. J'ai entendu une vitre voler en éclats. L'intrus qui s'approchait de moi n'était pas subtil. Mais j'étais heureux que quelque chose se produise dans ma nuit solitaire. Peut-être ai-je espéré que c'était la mort qui entrait chez moi par effraction. Alors, question de ne pas l'effrayer, j'ai fait le mort. Il faisait sombre dans l'atelier, et à la façon dont tu te déplaçais – je t'entendais marmonner, tu te parlais à toi-même pour t'encourager, te rassurer, sans doute n'étais-tu qu'un petit voleur inexpérimenté –, j'ai compris que tu te croyais seul. Tu éclairais avec une lampe de poche les murs où s'entassaient des cadres, des toiles, des éternels inachevés, des esquisses abandonnées, des éclats de foudre. Tu immobilisais le rond de lumière quelques secondes, déçu certainement par ce que tu voyais. Savais-tu seulement dans quel fourre-tout tu venais de

pénétrer ? Savais-tu seulement que ces toiles empilées valaient une fortune parce qu'elles portaient ma griffe ? Puis tu m'as éclairé. J'ai pris l'air d'un chevreuil happé par les phares d'une auto. J'ai pensé à mon père, le chasseur, à son plaisir quand il tenait en joue sa proie. Aveuglé, je devinais ta silhouette, masse sombre que mon étonnement amplifiait. J'ai esquissé un mouvement pour me lever de mon lit. C'est alors que tu t'es jeté sur moi, toi, l'inconnu qui tenais dans tes mains la lumière. Nous avons lutté. Tu étais plus fort que moi. Tu m'as donné un violent coup sur le front avec ta lampe de poche, qui s'est éteinte. Dans l'obscurité, j'ai imaginé mon sang devenir immense. Comme s'il noyait l'atelier de sa joie de s'être évadé de mon corps. J'ai toujours eu beaucoup d'imagination pour tout ce qui concerne le corps, ses orifices, ses métamorphoses. Nous nous sommes emmêlés avec tant de force que nos frontières respectives se sont affaiblies, puis doucement évanouies. Il y a eu un moment où ni toi ni moi n'existions.

Dans la lumière de l'aube, j'ai observé ton visage mal rasé. Je ne sais quand ni comment, mais dans cette nuit inexplicquée, tu t'étais dénudé. À ton réveil, je t'ai simplement dit, pour calmer ton inquiétude subite : « Ne crains rien, je n'appellerai pas la police. »

Tu es demeuré sombre et dur, et j'ai compris que je me trouvais devant le modèle de ma quête. En secret, le peintre que j'étais

a joui très fort. Je t'ai demandé de te lever. Tu m'as obéi. Mes yeux étaient comblés. L'espace autour de toi s'est aussitôt réorganisé. Je t'ai fait des œufs. Je me suis mis au travail. J'ai préparé une toile. Tu mangeais bruyamment. Normalement, j'aurais haï ce bruit de mastication. Normalement, j'aurais méprisé la personne qui avalait de la nourriture avec si peu de discrétion.

Je n'ai jamais supporté les bruits du corps. Surtout ceux de mon père quand j'étais enfant. Il savait – je le percevais lorsqu'il posait sur moi, la bouche pleine, un regard de défi – que j'avais en horreur sa façon de manger. Il m'imposait ses déglutitions sonores pour me rappeler quotidiennement qu'il avait le droit de faire ce qu'il voulait dans sa maison. Mon père, malgré sa manière fruste de se comporter à table, se tenait en société avec une élégance désuète, un raffinement affecté. Ce qui ne l'empêchait pas de traiter son fils comme le pire des chevaux, ceux qu'il n'arrivait pas à dresser rapidement. Il n'avait aucune patience, convaincu qu'il était qu'en avoir trahissait une faiblesse, voire une tare. Je m'en voulais, ce matin-là, de penser à mon père, déçu de constater que je n'avais pas pu rayer de ma mémoire, après tant d'années, ces souvenirs d'enfance. Mais j'assimilais ce fait indéniable : tu avais beau manger comme un porc, je l'acceptais, mon système nerveux l'intégrait. Je n'étais ni dégoûté ni envahi par une envie de tuer.

Je préparais une toile, tu mangeais avec cette forme de cruauté que je commençais à percevoir en toi, à doucement aimer chez toi et, au même moment, je supposais que tu voulais oublier notre nuit. Tu avais remis tes vêtements que mon sang avait tachés. J'en étais troublé. Tu aurais pu exiger que je les lave ou que je te prête une de mes chemises. Tu ne me regardais pas. Tu jouais à l'indifférent. Et c'était avec une joie ferme que je préparais une toile. Tu m'as demandé si tu pouvais utiliser le téléphone. Je n'ai pas ouvert la bouche, seulement fait un mouvement de la tête. Tu n'étais pas sûr de ma réponse. Je t'ai souri. Tu étais beaucoup plus jeune que moi. Plus saignant. Tu as composé un numéro. Je n'ai rien perdu de ta conversation même si tu parlais le plus bas possible, la tête penchée, le dos courbé. Je distinguais le relief de tes vertèbres. Tu parlais à une femme. Tu lui débitais des mensonges, c'était évident. Tu avais l'habitude de cet exercice. La femme hurlait à l'autre bout du fil, elle t'insultait. Ton dos s'est redressé. Je ne voyais pas ton visage, mais je le devinais dans la raideur de ta nuque. Tu as raccroché le téléphone, demeurant un long moment immobile. Tu avais la présence d'un monument arraché à son espace d'origine. Ton désespoir était parfait. Du moins, c'était ce que j'attendais de toi. Tu t'es retourné vers moi. Tu m'as dit que tu devais partir. Mais tu ne bougeais pas de ta chaise. C'est à ce moment

précis que j'ai regardé tes yeux. Leur couleur, leur forme, leur éclat. J'ai ressenti la charge de ton intrusion dans mon atelier, sa foudroyante signification dans ma vie. Tu as soutenu mon regard, et j'imaginai derrière tes yeux ton être entier se durcir pour ne pas être troublé. Je me suis approché. J'ai esquissé un geste vers ton visage. Tu m'as laissé faire. J'ai osé toucher ta peau comme si je vérifiais la qualité d'un tissu. Tu m'as repoussé avec une violence inouïe. Je suis tombé. Tu t'es penché vers moi, et j'ai cru que tu voulais m'aider à me relever. Tu m'as craché dessus, puis tu as disparu. Toute la journée, j'ai peint avec une joie avide, ce bonheur de cheval qui piaffe. Le lendemain, dans le vacillement de l'aube, j'ai détruit la toile à coups de marteau. Ce n'était pas ça qu'il fallait peindre, pas encore ça.

Je buvais énormément. Je dépensais l'argent avec une rage idiote. À cette époque, le prix de mes tableaux était comiquement scandaleux. La vente d'un seul me permettait les pires outrances, des dérapages honteux. J'invitais des inconnus à ma table, je payais pour tout le monde. Je ne buvais que du champagne. J'ingurgitais des litres, mes jambes tenaient le coup. J'espérais que le cœur en ferait autant.

Tant qu'il y avait à boire et à manger, j'étais le roi d'une cour passagère. Il y avait toujours quelqu'un, dans le tas, qui m'écoutait avec une passion enrobée de naïveté. Les autres réduisaient mes paroles en hoquets prétentieux. Mes longs soliloques publics, dans les effluves de l'alcool, avaient leur importance dans mon acharnement à peindre, à *dépeindre*, surtout. Je cherchais, avec des phrases, à déterminer ce qui devait ne jamais apparaître sur la toile. C'était effacer une forêt

entière pour ne laisser debout qu'un arbre, choisi de façon scandaleusement arbitraire.

Tu m'avais craché dessus, je savais que je te retrouverais. Quand un bar fermait, je parlais avec ma cour enivrée à la recherche d'un autre, plus sale, plus sombre, mais ouvert. En entrant dans le trou le plus miteux de Soho, cette nuit-là, je n'ai vu que toi. Pendant un instant, il n'y avait que ta lumière d'homme. La fumée des cigarettes noyait le bar dans une lenteur grisâtre. Un musicien, dans un coin, massacrait un air de jazz. J'ai abandonné mes amis d'un soir en leur lançant une liasse de billets et je me suis approché de ta table. Tu marmonnais quelque chose à une femme très belle, plus jeune que toi. Ses cheveux, d'un noir presque brillant, lui tombaient sur les épaules. Elle portait un lourd collier fait de billes de bois, des boucles d'oreille scintillantes au bout desquelles flottait une plume bleue. Elle m'a regardé sans gêne, alors que tu as baissé la tête pour fixer le fond de ton verre. J'étais certain que cette femme n'était pas celle avec qui tu t'étais entretenu au téléphone chez moi. Tu n'étais pas un homme capable de garder une femme. Aucune femme ne pouvait trouver son miel avec toi. Je le savais sans te connaître, ça ne s'expliquait pas. Je me suis assis près de toi, j'ai posé ma main sur ta cuisse sous la table. Tu t'es raidi, mais tu n'as pas bronché. J'ai capté la chaleur de ton corps. J'écoutais avec un plaisir décuplé les anecdotes de cette



14161

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 21 juillet 2024*

Dépôt légal juillet 2024
EAN 9782290374306
OTP L21EPLN003288-433623

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion